

IV – LE FASCINANT EXEMPLE HISTORIQUE

AUTOUR D'UNE LETTRE À GEORGES MINOIS (Mai 2020).

N.B. :

Les textes non encadrés ne figurent pas dans la lettre.

Cher Monsieur,

Votre Dictionnaire des athées nous offre une somme historique impressionnante par son envergure et sa profondeur ; impressionnante aussi, indirectement, par le murmure ou la clameur que porte silencieusement chaque entrée.*

*Georges Minois,

Dictionnaire des athées, agnostiques, sceptiques
et autres mécréants. Albin Michel, 2012.

Préface d'André Comte-Sponville.

Plus de 650 entrées, de Alain à Zola en passant par Aristote, Darwin, Einstein, Nietzsche et Monod, sans oublier Hemingway et Houellebecq. Tous les articles avec citations et commentaires de Georges Minois. L'historien rappelle l'existence du *Dictionnaire des athées* (1800) de Sylvain Maréchal (une entrée d'une page).

Ce qui est assurément une grande leçon d'altruisme me touche d'autant plus que je m'applique à démonter, depuis un certain temps, l'étrange Objet « Religion ». Mon postulat est le suivant : Un phénomène étendu sur des centaines ou des milliers d'années ne peut être un phénomène d'ordre humain, même si sa présence relève de la seule espèce humaine.

Avec le temps, par exemple, un grand prédateur-né, le Loup, se transforme en Loulou de Poméranie. Est-ce l'effet d'une volonté humaine ? Chasseur-cueilleur de toute éternité, agriculteur depuis cent

siècles, aujourd'hui délicat citadin, aucun de ces hommes opposés n'a jamais pu seulement imaginer modifier un puissant carnivore, codifier son apparence, le muer en hôte de boudoir. Malgré cette évidence, la voix publique se satisfait pleinement d'admettre une « domestication du Loup » tout à l'honneur du génie humain...

Le démiurge pourrait bien avoir reçu un peu d'aide. La sélection naturelle, mise en lumière par Charles Darwin, joue incessamment et inéluctablement. C'est la discrète machine à reconnaître les besoins, les souhaits, les fantaisies, les modes, etc. de maintes générations d'hommes et de femmes. Mais le véritable agent de la dérive du Loup vers le Loulou est la plasticité générale ADN en action dans l'espèce *Canis lupus*. Des mutations aléatoires triées par le milieu d'accueil, humain en l'occurrence, adaptent l'Information génétique à des niches écologiques successives et discordantes. L'erreur d'interprétation tient à ce que notre système cérébral n'a pas coutume de traiter les réalités étendues sur des milliers d'années.

*Oserai-je, cher Monsieur, vous assaillir de questions ? Et pour ce faire, oserai-je puiser dans la préface d'André Comte-Sponville ? D'abord : « Dieu existe-t-il ? [...] aucune science n'y répondra jamais. »**

* « [...] la question « Dieu existe-t-il ? » est métaphysique. C'est dire assez qu'aucune science n'y répondra jamais, ni aucune expérience absolument probante. » (A. C.-S.)

L'homme moderne ne se distingue des autres primates que par sa fragilité constitutive et par l'étrange raffinement de ses facultés cérébrales. Celles-ci ont évolué sous l'effet d'une sélection naturelle accélérée, comme il n'en existe nulle part ailleurs dans la nature.

Chez l'animal, l'information descriptive d'un objet technique vrai, nid, terrier, piège, etc., est enregistrée plus ou moins directement dans le matériel héréditaire. Le processus évolutif est lent. Chez l'homme, les informations techniques pullulent, enregistrées en principe à demeure dans les systèmes nerveux et leurs divers aide-mémoire plus concrets. Quant à la nécessité de maintien des descriptifs dans l'espace et dans le temps, elle est honorée par la communication de groupe et de groupe de groupes, privilège d'êtres grégaires. Au-delà de la première génération de porteurs, la technique d'ordre humain s'incorpore à la communauté, tend à l'universalité, non sans s'affermir jusqu'à sa

meilleure limite. Complexification technique et complexification cérébrale vont de pair ; mais c'est d'abord l'information technique qui est exposée à une sélection naturelle forte, de sorte que c'est elle, armes, outils, constructions, etc., qui a suscité en concomitance le développement d'un complexe neuronal hors animalité.

L'accumulation continue de savoir-faire au sein des sociétés humaines évoluées ne pouvait qu'aboutir à l'émergence des facultés d'interprétation et d'abstraction. Celles-ci furent bientôt propres à expliquer l'inexplicable univers prescientifique, générant les dieux et les diables, puis les philosophies, inventant enfin la métaphysique pare-feu. La puissance, l'indifférence et l'atrocité de la nature paraissent définitivement humanisées. L'esprit triomphe ainsi de la matière, et par sa seule force de création. Mais l'Information technique ne prospère que dans le concret, le cohérent, le prévisible ; son essor passe par des adaptations neuronales successives. Ce n'est donc pas la science, vite incriminée, qui condamnait à terme toute certitude cérébrale hasardeuse, péniblement tirée du néant prescientifique. C'est l'irrésistible évolution technique.

Dans le lieu clos « Humanité » il est certainement très rassurant et donc bien justifié de s'en tenir, une vie durant, à ce grand héritage d'Existants hôtes des Sphères Supérieures. Il suffit seulement de se souvenir que sans la science, la moitié de la population terrestre disparaîtrait d'un coup, tandis que l'espérance de vie des rescapés serait divisée par deux. L'inspiration dépourvue de base rationnelle peut toujours tout inventer, mais une fois seulement, et les rajustements éventuels en réponse aux dérives des niches écologiques, ne sont que pis-aller. Si le cerveau hors-sciences a besoin de divinité(s) en sorte de neutraliser psychologiquement les manifestations hostiles de la nature, fort bien – sachant que cela n'aura qu'un temps.

Tout au long de son *Traité d'athéologie*, le philosophe français Michel Onfray relève et raille les multiples incohérences et contradictions internes qui parsèment les pages des trois Livres fondateurs des grandes religions monothéistes. Ce puissant travail réitère donc en plus achevé les contestations séculaires qui n'ont point mûri de fruits – en témoigne le *Dictionnaire de Georges Minois* et ses six cent cinquante mécréants. En somme, les « esprits forts » qui, au XXI^e siècle encore, blâment la crédulité des uns, la duplicité des autres, les illogismes et les impostures, se trompent d'adversaires. Ils prennent pour des travers humains ce qui est l'aliment même de Présences terrestres à la fois non biologiques et transtemporelles.

Un Livre sacré est une Information, conglomérat d'informations en essaim d'abeilles ; trois Livres sacrés sont trois Informations du même type. Toutes sont bien vivantes et depuis des siècles, agissantes. Il n'y a donc rien à leur reprocher en tant que Présences terrestres accomplies. Elles n'ont pas de compte à rendre à des humains, et nul humain n'en est à lapider. Il est évident qu'aucune intelligence au monde n'a pu rédiger la Thora, la Bible ni le Coran, aucune Divinité en dicter les paragraphes. Force est de conclure que les saints recueils se sont faits tout seuls au cours des temps, alinéa après alinéa : essais et erreurs à foison dans les niches écologiques cérébrales, puis sélection naturelle des nouveautés convainquant le groupe porteur. La mécanique darwinienne a composé en aveugle, au cours des temps, les trois Informations rivales.

En hôte lucide du Lieu clos « Humanité », l'athéologien Michel Onfray communique du mieux qu'il peut avec ses pairs et avec ses divers lectorats ; tout est clair... L'entreprise du biologiste anglais Richard Dawkins est plus hasardeuse. Dans son ouvrage *The God Delusion* (2006), il entend « en finir avec Dieu ». Pour un homme de science, à l'aise hors du Lieu clos, la chose n'est qu'une lapalissade. Mais l'auteur souhaite sincèrement convaincre tout esprit hésitant, voire égaré. À cette fin, il descend dans l'arène *Homo sapiens*, avec les dangers que cela comporte, et dénonce les multiples exemples d'arbitraire et d'illégitimité dans les croyances des sociétés contemporaines. Reste à mesurer en quoi un livre, même génial réquisitoire, peut léser des Présences terrestres – les religions du Livre – manipulant des centaines de millions de croyants grâce à des légions de professionnels prodiguant la Parole sacrée.

En fait, ce qu'illustre très utilement les exemples et citations accumulées par Richard Dawkins, c'est le mode ordinaire de persistance d'un système informationnel hôte du psychisme humain : l'essentiel est de se connecter aux bonnes programmations héréditaires et sociétales. La prise en compte est rapide, puisqu'elle ne dépend plus d'une inscription dans l'ADN. Nul ne doit oublier un seul instant que s'il se trouve une Information en persistance attestée quelque part, c'est qu'elle est par ses propres moyens garante de sa pérennité, donc qu'elle détient les moyens défensifs et offensifs de son existence. Tout spécialement s'impose la maîtrise du substrat humain porteur – par persuasion, dépendance ou sujétion. L'impression vient d'une sorte de contrainte non biologique imputable à des Présences non matérielles. En bref, une Information « Religion du Livre » serait à même d'investir

le psychisme individuel, le psychisme collectif du groupe, et celui de la société tout entière grâce aux différentes lectures admissibles.

*Ensuite : « [...] aucune science ne nous dit [...] si la vie a un sens ou pas.**

* « Car enfin aucune science ne nous dit non plus si nous sommes libres ou déterminés, ni ce qu'est la justice ou le bonheur, ni si la vie a un sens ou pas. » (A. C.-S.)

L'in vraisemblable complexité microscopique du monde vivant est aujourd'hui perçue grâce aux moyens les plus extrêmes du laboratoire. Au plan macroscopique, et grâce aux documentaires télévisés de la vie animale, chaque entendement prend conscience d'une invraisemblable réalité antéhumaine, à la perfection jusqu'alors insoupçonnée. L'organisation de la nature, l'infinie variété des formes de vie n'ont pas eu à attendre l'espèce humaine pour se voir justifiées.

On ne saurait négliger ce fait que durant la quasi-totalité de son existence, l'entière humanité a tout ignoré de sa propre nature. Ce qui nous semble aller de soi en banal support de la moindre réflexion faisait défaut, sans gêne aucune. La science se borne à l'étude objective des données de l'univers, dont la Terre, la Vie et l'Homme. Elle considère donc des « objets » – sans idée préconçue, sans parti pris, sans objectif voilé. Elle ne *juge* pas. Une information scientifique n'a de sens que si elle ne dépend, ni de celui qui l'émet, ni de celui qui la reçoit.

En revanche, l'humanité traditionnelle baigne dans le subjectif. Ses questions et ses réponses ne portent que sur un unique « sujet » : l'être humain, un être réputé différent de tout ce qui existe dans le cosmos. La réflexion classique dispose ainsi d'un univers mental hors-sciences, enseigné d'abord, puis personnalisé par essais et erreurs et par emprunts à l'environnement culturel. Cela peut suffire une vie entière, mais ne saurait répondre à tout. Cet être, somme toute historique, ne se rend pas compte qu'il habite un espace purement humain, un cocon « Humanité », coincé entre un monde préhumain inapprécié et, fait récent, un monde posthumain inaperçu. Le Cocon est riche et rassurant. Mais il est illusionniste. Le quiproquo tient simplement au fait que vu de de l'intérieur, un cocon obscurément sécrété au fil des siècles ne dévoile rien de sa vraie nature.

Avant toute chose, donc, il s'agit de désagrèger l'enveloppe trop protectrice. Et l'unique solvant possible est sans doute la connaissance

expérimentale. Elle seule échappe à la fois à l'influence des programmes génétiques et aux fantaisies des traditions sociétales. La découverte scientifique, si minime soit-elle, est impersonnelle dans son fond, c'est-à-dire universelle. Elle diffère en cela de toutes les autres propositions et productions humaines. Il s'ensuit qu'un esprit se confinant par choix ou stratégie dans le richissime lieu clos « Hors-Sciences » renonce du même coup au droit de juger des phénomènes non humains, dont *Homo sapiens*.

Sur les parois intérieures du Cocon psychique « Humanité », mille interprétations de la Présence Humaine Terrestre rebondissent, s'entrechoquent, à l'occasion s'annihilent et se renouvellent aussitôt. Tout cela s'accommode au mieux de l'opacité générale. Dans la nuit du lieu clos la Vie n'a pas de sens (au sens de direction ou de signification), en ce sens que tous les sens sont bons, chacun proclamé unique et insurpassable, sans qu'aucun d'eux ne soit encore unanimement applaudi.

L'expérience humaine issue de l'intuition, de la sensibilité, de la logique s'accumule donc et se raffine sans cesse avec le temps. Mais cette évolution de la pensée n'a rien produit de plus que des richesses artistiques, intellectuelles et conceptuelles prodigieuses. L'expérience d'ordre scientifique, en revanche, transforme la fonction mentale. À la production neuronale pure, pétrie d'ADN, s'est substituée la production expérimentale neutre. Cette dernière s'efforce de ne retenir les faits qu'après homologation par une suite d'expériences contradictoires.

La Science, sorte de cumul communautaire de données vérifiables, a révélé, entre autres, la nature du vivant : Tout ce qui existe sur terre en dehors du minéral est Information. Cette étrange couche non minérale enserrant le globe ne perdure qu'en application de *descriptifs organisateurs* non matériels, enregistrés sur des supports matériels – de l'acide ribonucléique ou désoxyribonucléique (dans l'ordre probable d'apparition). Le principe d'*information portée* rend compte de la totalité du monde biologique. Il couvre également les mondes techniques et psychiques. L'Information, sous une infinité de formes productrices d'effets concrets, donne son visage à la nature. Réalité non minérale et Information portée ne font qu'un.

Enfin : [...] « l'athéisme reste sans preuve.* »

*[...] je réponds bien clairement, et par la négative, à la question « Dieu existe-t-il ? ». Cette question, toutefois, relève à mes yeux d'une conviction, point d'une démonstration : l'athéisme reste sans preuve, tout autant que les diverses religions [...] (A. C.-S.)

Le mot « preuve » est propre aux hôtes du Lieu clos. Les sciences ne procèdent point par preuves mais par *épreuves*, au sens d'expérimentation, et en général par évaluations de probabilités. Chaque avancée des connaissances, si minime soit-elle, diminue d'autant la probabilité d'existence(s) transcendante(s). Cela, jusqu'à l'infinitésimalité.

La symbiose avec l'Objet technique a rendu peu à peu artificielle la survie de l'espèce *Homo sapiens*. En particulier, la permanence du corps social cesse d'être garantie par le grégarisme enregistré ADN, et l'idée de *preuve* traduit bien la difficulté d'asseoir l'équilibre d'un groupe humain lié par sa panoplie d'armes et d'outils. La cohésion du groupe ne repose plus que sur des règles tenues pour décisives, sur la « Loi », autre Objet terrestre artificiel. Partout, les Codes civils s'appuient sur l'idée de *preuve concrète* : la loi s'en tient à des éléments purement objectifs pour trancher du bien et du mal. Elle ne veut rien savoir de ce qui trouble l'application des règles, comme l'activité des microbes ou l'expression des gènes.

Au contraire, sans rien savoir des micro-organismes et des programmes héréditaires, la loi divine atteint à l'expression la plus achevée du principe de loi : elle établit la Puissance Suprême. L'Information « Loi divine » se modèle par essais et erreurs aux divers faciès humains et couvre aussi, à son avantage, les fatalités de la nature et les dévoiements de l'hérédité. En tant qu'hôte des psychismes collectifs, elle suppose au long cours une solide assurance de portage par les groupes humains. Elle doit donc offrir les « vérités » propices à l'équilibre psychologique des fidèles. Mais une largesse n'est parfois qu'une forme de domestication. Et tout Objet informationnel greffé au cerveau détient un moyen infaillible de domestiquer : l'accès aux plus obscurs dispositifs enfouis dans l'hérédité ADN. Une question revient, plus nette que la simple contrainte non biologique et non matérielle. À la rémunération psychologique (une paix intérieure) et à la domestication (l'anesthésie des instincts encombrants), ne peut-il

succéder quelquefois une sorte de parasitisme psychique, gage du plus tenace enracinement ?

L'idée de parasitisme entre humains, toujours désobligeante, ne devient sensible que dans les sociétés suffisamment riches et organisées. L'idée suppose la clairvoyance, laquelle a pour effet de révéler les doubles jeux. Ailleurs, rapporté à l'ordonnance de la nature, ce que la clairvoyance qualifie fort justement de parasitisme n'est rien de plus que l'ancrage légitime d'une espèce animale ou végétale dans le milieu hôte. Échoit à la plasticité de l'Information dite parasitée de réduire ou compenser l'atteinte à sa représentation matérielle. En somme, l'essentiel se passe au niveau de réalité d'objets informationnels.

Un milieu neuf est apparu sur la planète, une étrange niche écologique potentielle : le psychisme humain collectif. Ce biotope vierge ne pouvait demeurer indéfiniment tel, en négation de l'immanquable mécanique des essais triés. D'entre les myriades d'hôtes postulants, plus ou moins ajustés aux divers reliefs génétiques, rarissimes sont les systèmes religieux à même de se maintenir au long des générations successives de croyants. Un certain respect s'impose. Ces informations-là doivent leur persistance insolite à la maîtrise des trois grands niveaux de réalité : l'immatériel, le non-matériel, le matériel.

La perception de l'immatériel pourrait bien remonter à l'une des sagesse primaires du monde animal. Le plus élémentaire fondement de la survie, tant pour la défense que pour l'attaque, procède d'une prescience, en partie ADN et en partie expérience : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » L'être humain n'a rien oublié de cette sagesse innée. D'autre part, son intelligence a été littéralement façonnée par un Objet technique aux exigences souvent vitales. Cet esprit ainsi rompu au traitement des informations intègre facilement l'axiome : « Il n'y a pas d'effet sans cause. » De cause en cause, quand l'Explication d'ordre technico-social en vient à se dérober sans recours, la fertile imagination humaine ne se dérobe point, elle invente une Cause Ultime, définitivement omnipotente.

À son niveau de réalité, le non-matériel paraît moins indéchiffrable. L'essor de l'Objet technique non ADN passe par celui du langage articulé : il y a eu coémergence et codéveloppement. Par définition, l'Information « Langage articulé » doit demeurer étroitement ajustée à l'échange et à la transmission des savoirs techniques. Il s'ensuit que la communication habituelle du groupe humain n'est en rien adaptée à la circulation socio-culturelle de l'Information « Réalité de l'Indescriptible ».

Il ne peut y avoir de religion viable sans langage approprié, et le nouveau vocabulaire exclusif s'étoffe à la demande : création de mots, nouveau sens surajouté à un mot existant, sens littéral renié au profit d'un sens symbolique malléable, etc. Tout cela n'est pas du ressort des simples croyants. Un corps de spécialistes s'impose, toujours plus singularisé. L'officiant a sa gestuelle propre, il manie la solennité, la componction, le geste, l'intonation, tandis que l'habit, qui n'est plus un vêtement, clame l'appartenance au sacré. La sélection naturelle a ainsi pourvu l'Information « Religion » d'un portage biologique propre à tout convoier, à faire revivre les hauts faits des fondateurs, à redire les contes et légendes, à régler en détail le quotidien des fidèles, à promettre les bénédictions et prononcer les anathèmes. Le non-matériel est ce qui rend audible les voix célestes, dans tous les registres de l'imaginaire.

Conséquence inattendue des hauts rendements de l'Objet technique « Agriculture », d'innombrables édifices à caractère religieux ont vu le jour au cours des millénaires. Entre le temps des mégalithes et celui des fastueuses cathédrales, une variété de monuments, temples, synagogues, églises, mosquées rivalisent, se bousculent, souvent se superposent. Cette extraordinaire continuité dans la diversité s'interprète différemment selon qu'elle est vue de l'intérieur ou de l'extérieur du Lieu clos « Humanité ». Vue de l'intérieur, il est clair qu'une communauté de croyants donne du poids à ses croyances en les matérialisant. Et si une cohorte d'officiants a pris corps, il est approprié que le monument évolue en enceinte sacrée, retraite exclusive du divin et de ses ministres.

Vue de l'extérieur du cocon « Humanité », tout d'abord frappe la colossale masse de travail manuel et la débauche de talents, de génie, mobilisés au cours des âges dans l'expression matérielles du fait religieux. Cela est d'autant plus remarquable que s'y oppose la versatilité naturelle de l'esprit humain et le sens de l'économie de moyens hérité de l'animalité. On ne voit guère que des entités informationnelles « Religion » pour être capables d'assurer cette constance élaboratrice, et en la fondant sur le riche tréfonds ADN. En particulier, l'Objet technique « Agriculture » génère un sens du labeur exploitable à des fins qui dépassent l'individu, le groupe, voire les générations.

S'il y avait là parasitisme non biologique, il serait proprement gigantesque. Dans la nature, le gigantisme et le pullulement n'ont rien d'exceptionnel. Ils ne font que traduire les succès de formules de vie éminemment sensibles à l'évolution par essais et erreurs. On ne saurait tenir rigueur à une Information « Croyance » de connaître une réussite

écologique analogue à celle d'une espèce biologique envahissante. Atteindre le stade de *Religion absolutiste* n'est ensuite qu'une affaire de sélection naturelle et de plasticité adaptative. Comme partout dans la biosphère, il ne s'agit point de parasitisme, mais de louable mise à profit des environnements.

Néanmoins, selon les critères humains d'appréciation, il pourrait y avoir parasitisme : l'observateur enregistre d'importantes consommations d'énergie et de matières premières imputables à des systèmes informationnels hôtes du psychisme sociétal. Deux évidences contradictoires attirent aussitôt l'attention par leur dimension et leur discordance : d'un côté, les marques glorieuses de la Présence « Religion » couvrant l'espace terrestre habité ; de l'autre, des murmures et des clameurs fustigeant sans fin cette sorte d'appropriation des esprits et des énergies. Les deux évidences contraires paraissent cependant conciliables...

À la différence des grands polythéismes émiettés et par là impuissants, une Religion du Livre jouit d'une singularité avantageuse, mais qui est son talon d'Achille. La matérialité terrestre de l'Existant « Religion » tient à des réseaux de neurones interconnectés, à la fois dans et entre les boîtes crâniennes. Au cours des temps, l'Information ainsi véhiculée a subi de multiples assauts émanant de ses environnements successifs, et cet effet sélectif l'a doté d'une pérennité en principe définitive. Dès lors, l'Information psychique ainsi affranchie a valeur de niche écologique vierge. L'entière organisation biologique en témoigne, aucune niche écologique vierge ne demeure telle indéfiniment.

Une Information « Religion » longuement façonnée n'existe que par l'existence d'un corps efficace de professionnels du maintien et de la diffusion. Puisque seul laisse trace le long terme, ce corps ne fonctionne correctement dans la durée que si lui-même croit aux croyances qu'il s'efforce de faire partager. Selon cette logique, l'Information tutélaire tend à écrémer à son profit les porteurs de dispositions favorables, tout en contrecarrant les programmes génétiques adverses des officiants. Ainsi se constitue une confrérie de porte-voix, par vocation docile et dévouée.

Il est assez prévisible qu'une Présence informationnelle performante requiert tôt ou tard une hiérarchie interne – à la militaire. On constate néanmoins que dans un monothéisme évolué comme celui qui a longtemps régné sur l'Europe, la hiérarchisation prévisible se complique de luttes intestines, puis d'interprétations divergentes et

conflituelles des textes sacrés. D'où maints bouleversements historiques. Cet état de fait demande interprétation, et la biologie propose ici un mécanisme avantageusement non humain.

Entre une espèce animale – le Loup, par exemple – et sa niche écologique, la compatibilité est acquise : chacune des deux entités se définit par l'autre. Dans sa niche, l'Information « *Canis lupus* » a en principe atteint par exosélection l'extrême de son potentiel évolutif. Elle plafonne, et la sélection naturelle, toujours présente, se réduit au maintien diligent du niveau qualitatif atteint. Au-delà, cependant, le tâtonnement universel en est venu à produire une nouveauté, une insolite endosélection.

Ce post-scriptum au Descriptif « Loup » induit l'individu à un comportement bien connu dans les espèces sexuées, mammifères, oiseaux, batraciens, insectes, etc. Les mâles ne luttent plus seulement contre les désordres de l'environnement, ils luttent entre eux pour l'accès aux femelles. Ce qui paraît tout d'abord absurde, dangereux, vaine dépense énergétique, relève en fait d'une logique prospective : la sélection du plus fort est toujours la meilleure. Il n'y a certes pas finalité, téléonomie, élan vital... Très prosaïquement, seules tiennent au long cours les lignées ayant intégré ce genre d'exercices si futile en apparence. La horde de loups gagne d'avoir toujours un chef de meute prolifique, ou en moins anthropomorphique, un mâle alpha fécondant. Une certaine conjonction de gènes a donné au porteur la consigne hormonale de tout subordonner au service de ses gonades – une haute priorité que l'on pourrait donc nommer : « la pulsion alpha ».

Dans l'espèce *Homo sapiens*, la pulsion alpha s'appuie, comme ailleurs, sur les ressources ADN. Elle se sert en outre, privilège absolu cette fois, de l'information technique sous toutes ses formes : les armes et les outils, la parole et l'écrit. La pulsion gagne de la sorte les objets non matériels, dont les Informations « Religion ».

Ceux que l'on ne peut guère à présent appeler des chefs de meute sont réfractaires à la domestication psychique. Ils ont conservé à des degrés divers leur quant-à-soi. La loterie génétique fait qu'entre les postulants à la position alpha, certains se révèlent subtils et avisés, visionnaires. S'ils se montrent altruistes, c'est au profit de la grande famille des clercs, selon un schéma analogue à celui que l'écologue nomme la sélection de parentèle, le dogme y remplaçant l'ADN.

Sur l'autre versant, d'autres prétendants ont pareillement conservé leur autonomie psychique, tournée cette fois vers le contentement de soi. Par instinct, ils sont opportunistes, ambitieux, habiles et lucides,

toutes qualités propres à nourrir leurs passions. Ils font passer leurs plans avant leur foi et se servent de l'Information « Religion » au lieu de la servir. La pulsion alpha y est alors plus que bienvenue, elle règle en pratique la question.

Ainsi s'ajuste un parasitisme humain de la Présence informationnelle « Monothéisme », et à travers elle un parasitisme du portage collectif, dont la masse des officiants loyaux. L'écrasant Objet informationnel, maître absolu de sa niche écologique, se trouve comme meurtri de l'intérieur, et dans son assise même. Il n'est guère étonnant que les esprits raisonnables protestent de génération en génération, sans percevoir qu'ils s'insurgent contre des Présences non biologiques par nature autojustifiées. Leur vraie cible était inimaginable : un discret parasitisme humain du non-humain.

*Le vrai débat ne porte plus sur l'existence ou l'inexistence d'êtres divins, sur la soumission ou l'invective.**

* Le vrai débat ne porte plus sur l'existence ou l'inexistence d'êtres divins, sur la soumission ou l'invective. L'homme n'est même plus le grand fabricant de dieux. Ceux-ci se fabriquent tout seuls, à l'instar du vivant, issus toujours de quelque conjoncture propice – peut-être le génie d'un prophète.

Il serait grand temps d'évaluer ce qui demeure au XXI^e siècle de l'immense puissance historique du phénomène « Religion ». D'autant plus que cet état des lieux pourrait bien déboucher sur la nécessité très concrète de redresser une injustice sociale passée sous silence.

En résumé, une Information « Religion » naît quelque part, de quelque heureux concours. Elle n'a par essence qu'une seule justification : faire prendre conscience d'une réalité immatérielle supérieure. En conséquence de quoi, le *service* dû à la divinité doit imprégner le quotidien des existences individuelles et collectives. Au sein du groupe humain se constitue bientôt, par décantation, un corps spécialisé dans la prière, le rite et l'adoration. Ce zèle est à jamais tenu pour nécessaire et suffisant ; on le surprend encore ça et là, à petite échelle.

Un monothéisme évolue – comme toute chose. L'histoire le confirme, et son plus riche exemple est de loin le catholicisme romain. Le service au divin s'y est fait discret, bousculé par les exigences du service aux humains. Orphelinats, écoles, dispensaires, hospices, asiles, portent secours à tous les âges de la vie. Le soutien social est majeur, et

la société civile accepte comme allant de soi la greffe d'un séculier sur le spirituel.

Cet échafaudage serait viable au long terme, si ce n'est que les pouvoirs laïcs tendent eux aussi à embrasser toujours davantage. La modernité impose à l'État le souci de remédier aux déficiences et inégalités sociétales, de faire la chasse aux faux dires, de pourvoir au mieux-être de chaque citoyen. Pan après pan, le religieux va céder la place au civil dans la niche écologique. Il se retrouve à la fin dépossédé de sa légitimité seconde, la bienfaisance.

L'extension séculière de l'Information « Monothéisme » laisse entier, a priori, l'empire de l'Objet informationnel sur le psychisme collectif. Mais toutes les croyances ont à craindre de l'avancement inexorable des connaissances exactes. Et ce sont les religions les plus avancées, c'est-à-dire les mieux auto-défendues, les monothéismes, qui sont les plus exposées au face à face avec la science. La recherche fondamentale est étrangère au Cocon, mais elle n'en facilite pas moins, par ricochet, les rapports des êtres en vie avec les dures réalités de leur brève existence. Le socle de bons croyants s'amenuise. Pour la première fois, l'Objet non matériel « Religion » subit un effritement irréversible de sa puissance historique. Seule se perpétue à peu près intacte, sur sa lancée, l'imposante hiérarchie des professionnels du sacré.

Cette hiérarchie affinée de longue date est nettement bipolaire. Vers le haut, une pyramide de dignitaires indélogeables ; en bas des bataillons d'officiants formatés pour écouter, pour inquiéter et conforter le monde anonyme des pratiquants. L'ordre haut souffre peu du déclin de l'Objet informationnel : il conserve la jouissance immédiate des biens séculaires ; il traite d'égal à égal avec les sphères politiques et économiques ; le régime de la cooptation fait que tout manquement individuel est tacitement occulté. En revanche, pour le prêtre en charge quotidienne des âmes du village, le ministère est devenu des plus ambigus. Il fut un temps où la vocation religieuse offerte à qui partait de rien, constituait une nette et définitive promotion sociale et personnelle. Cela a cessé d'être. Si protecteur pour ses servants qu'ait pu être l'Objet informationnel « Religion », il n'apporte plus guère aujourd'hui que trouble et incertitude. On imagine difficilement que dans l'intimité d'un jugement tant soit peu exercé, le flux incessant des mutations techniques, sociales, conceptuelles, ne laisse aucune trace...

Dans le monde laïc, n'importe qui a en principe la liberté de troquer son métier contre un autre plus enrichissant, au propre et au figuré. Il en recueillera l'assentiment de la famille, des relations, du voisinage.

Cela est infiniment plus risqué pour le clerc tonsuré qui aspire à changer d'état. Il est totalement pris en charge par son institution – il aura à subvenir à ses besoins. Il est écouté, respecté, craint – il tombera dans l'anonymat. On comprend l'irrésolution, puis la résignation et la prévisible frustration de l'esprit. Un exemple jadis célèbre figure dans le Dictionnaire de Georges Minois. Près de trois pages de citations et de commentaires présentent Jean Meslier (1664 – 1729), curé d'Étrépy dans les Ardennes. Durant quarante années de sacerdoce, il rédige en secret un volumineux mémoire à publier après sa mort. Dieu, l'Église et la foi y sont laminés.

Cette sorte de testament destructeur pourrait ne traduire que la haine d'un aigri se revanchant d'un seul ennemi, sa hiérarchie de mâles alpha. Mais le Dictionnaire rappelle la portée du document : « Toute l'Europe le connaît. » Une certaine Europe indépendante et réfléchie devait applaudir. L'hypothèse la plus simple n'est donc pas celle de la vengeance. Le curé se sent pieds et poings liés. Il ne lui reste que les faux-semblants : une vie masquée d'être pensant et libre ; une vie publique en soutane. Au XXI^e siècle, dans les nations initiatrices, il n'est plus depuis longtemps de Jean Meslier tenu une vie entière à la restriction mentale délibérée. L'existence n'y est plus bornée à la satisfaction des besoins élémentaires culturellement reconnus. Mille facilités, mille satisfactions sont offertes à tous les niveaux de choix, plaisirs, culture, connaissances, dépassement de soi. La vie cléricale implique au contraire le rejet accepté de ces richesses dites éphémères.

[...] *Quelles sont les parades des psychismes lorsqu'il s'agit de préserver la survie face à des entités dominatrices par nature.* ?*

* Votre analyse est on ne peut plus juste et « dramatique ». Faut-il enfin laisser de côté la réalité environnementale des organisations sociales ? Voilà des présences informationnelles imprescriptibles, évolutives, toujours plus ou moins oppressives. Quelles sont les parades des psychismes lorsqu'il s'agit de préserver la survie face à des entités dominatrices par nature ?

En résumé, le prêtre a comme épousé une Présence informationnelle venue du fond des âges, sans voir qu'elle a depuis longtemps atteint un optimum d'emprise psychique sur la plupart des cerveaux. Il ne voit pas non plus que ladite Information sert d'arme non matérielle – offensive et défensive – à certains groupes d'humains, leur procurant ainsi des avantages environnementaux autrement inaccessibles. Les

symbioses nouées de la sorte et réputées indissolubles, se sont désagrégées. Elles n'ont pu résister à l'intrusion d'un tout nouveau complexe planétaire, la techno-science, désormais inséparable du fait humain. Rien d'autre ne saurait nourrir dix milliards d'*Homo sapiens*.

Serviteur d'un divin à présent sans fonction écologique justifiable, le prêtre a perdu sa raison d'être, qu'il en ait conscience ou non. Il se retrouve seul et deux fois victime. Victime candide de la Technoscience, troisième grande Information postbiologique après l'Objet technique et l'Agriculture. Victime, au surplus, de l'embarras ou de la prudence, voire de l'impuissance des autorités séculières protectrices. L'État donne l'impression d'accepter qu'une petite minorité de citoyens éduqués et pacifiques soit tenue à l'écart de la variété de modes de vie propre à la modernité. Certes, le neutralisme constitutionnel s'impose en grand précepte, face aux choix très privés de la vie spirituelle. Il n'en est pas moins devenu fort embarrassant.

Le principe de laissez-faire repose sur le *libre arbitre* hautement reconnu à chaque citoyen. Mais nombre d'agents influent sur la fonction mentale et la modèlent : l'obscur équilibre hormonal ; la pédagogie familiale, puis sociale ; les appels de la reproduction sexuée ; les clartés de l'expérience et même la santé d'un microbiote. La très classique dérobade par le libre arbitre n'était qu'une échappatoire. Et puisque le libre arbitre est un leurre, le clerc n'est plus qu'un être désarmé et influençable. Il doit donc être protégé des faux dires, surtout à l'âge des premiers choix d'existence. Or, par ailleurs, l'État libéral s'oblige à la stricte neutralité des enseignements... Dilemme et embarras.

La séparation du profane et du sacré fut une avancée considérable. Cette prudence légale écartait du pouvoir civil les menaces d'un système informationnel conquérant, adossé aux puissances célestes. Mais, ce faisant, l'État signait sans le vouloir une sorte de blanc-seing : « Licence entière de recruter des auxiliaires, de les former, de maîtriser leur vie matérielle. » Un être a été conduit, dans sa jeunesse, à adopter un mode de vie obsolète, sans justification objective. Le néophyte s'est abusé, ou a été abusé. Il mérite d'être rétabli dans son droit à une pleine existence de citoyen moderne, quelle que soit la raison d'État. Prudence, ici, vaut négligence.

Au XXI^e siècle encore, la puissance publique semble impuissante à faire cesser la criante disparité de vie entre le civil et le religieux. Cela s'explique. L'Objet informationnel « Religion » tire le meilleur de l'instinct grégaire animal, dans sa version exclusive *Homo sapiens*. La vieille pulsion s'exprime dans le groupe sous une forme non matérielle,

par le besoin irréprensible de conserver us et coutumes *ad vitam æternam*. Ce facteur essentiel de préservation des acquis, que l'on appelle ordinairement la « tradition », consiste à transmettre mécaniquement de génération en génération un bloc résistant de pensées, d'actions, de croyances, de certitudes communautaires. L'agrégat représente une colossale force d'inertie dont bénéficie en permanence la Présence « Religion du Livre ». On comprend que l'État peine à accomplir son devoir d'équité sociale face à la tradition goliath. D'une part, son niveau de réalité le situe de toute évidence à l'extérieur du lieu clos « Humanité » ; d'autre part, il lui échoit de traiter les questions qui agitent typiquement l'intérieur du Cocon. L'histoire est fertile en exemples de pouvoirs civils estimables mais impuissants à rectifier tel ou tel état de fait dépassé par l'évolution du monde.

La communauté des citoyens, croyants et non croyants, prend déjà à sa charge la sécurité, la santé, la retraite des professionnels de la foi. Elle n'a ni la capacité, ni la moindre raison d'en faire davantage. Aux régimes libéraux contemporains de trouver les moyens d'aider la petite minorité des prêtres à choisir de vivre ou non la vie normale des citoyens ordinaires. Ce ne serait que justice.